

XYZ. La revue de la nouvelle



Daviau et la nouvelle contemporaine

Diane-Monique Daviau, *Dessins à la plume suivi de Histoires entre quatre murs*, Québec, L'instant même, 2008, 288 p., 17\$

Cent
Number 100, Winter 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2009). Review of [Daviau et la nouvelle contemporaine / Diane-Monique Daviau, *Dessins à la plume suivi de Histoires entre quatre murs*, Québec, L'instant même, 2008, 288 p., 17\$]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 89-93.

Daviau et la nouvelle contemporaine

Diane-Monique Daviau, *Dessins à la plume* suivi de *Histoires entre quatre murs*, Québec, L'instant même, 2008, 288 p., 17 \$.

DIANE-MONIQUE DAVIAU publie son premier recueil *Dessins à la plume* en 1979 et son deuxième, *Histoires entre quatre murs*, en 1981. Tous les deux paraissent à l'origine chez HMH. C'est un peu avant l'arrivée de notre revue, fondée en 1985, et de celle de la collection « L'ère nouvelle » d'XYZ éditeur, qui poursuit la mission de l'autre, ainsi que de la création de L'instant même en 1986, qui, bien que son mandat soit aujourd'hui élargi, publie



avant tout la nouvelle contemporaine. Il est donc tout à fait normal que ces tout premiers recueils soient réédités chez l'un de ces deux-là, qui ont contribué à la légitimation du genre, soit L'instant même. Une bonne partie de l'œuvre de Daviau, incluant la plus récente, loge d'ailleurs à cette enseigne désormais, où figurent celles de nouvelliers de premier plan comme Jean-Paul Beaumier et Gilles Pellerin, cofondateurs de la maison, Bertrand Bergeron, Jean Pierre Girard, Sylvie Massicotte, etc. En 1990, Daviau fait aussi paraître *Dernier accrochage* dans la collection d'XYZ éditeur ; c'est avant que la maison ne délaisse presque complètement le genre de la nouvelle au profit du roman, sa revue s'occupant seule du « petit » genre depuis. La nouvellière se joint aussi dès 1987 au collectif de rédaction de la revue XYZ. Ainsi, quand, en 1979 et 1981, Daviau signe ses premiers recueils, elle fait acte de pionnière. Car l'histoire de la nouvelle au Québec connaît tout juste après un renouveau, insufflé entre autres par XYZ et L'instant même. Quand HMH publie Daviau,

l'éditeur ne voit pas venir ce changement ; contre la volonté de l'auteure, il inscrit le sous-titre « Contes » plutôt que « Nouvelles ». À cette époque, le genre bref n'est pas encore complètement dissocié de son passé folklorique. Par exemple, ne dit-on pas de Jacques Ferron et d'Yves Thériault qu'ils écrivent des contes ? C'est dans cette continuité que HMH souhaite inscrire Daviau. Mais, pourtant, la forme très fragmentaire, condensée et allusive des nouvelles de *Dessins à la plume*, qui ont presque, par moments, la densité de poèmes en prose, est en rupture avec ce passé. Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, coauteurs d'une stimulante *Histoire de la littérature québécoise*, décrivent dans ces mots ce courant qui émerge dans les années 1980 et auquel Daviau participe : « [...] la nouvelle, loin d'être un "genre mineur", constitue une forme spécifique qui a ses lois propres [...]. L'art de la nouvelle tient tout à la fois de sa brièveté, qui force à densifier le récit, et à l'unité ou aux effets de discordance que permet la construction d'un recueil. Elle favorise diverses formes d'expérimentations narratives, comme les textes ultra-brefs¹... » Michel Lord, critique littéraire spécialiste de la nouvelle, membre lui aussi de notre collectif de rédaction, qui signe la préface de la réédition sous une seule couverture des deux premiers recueils de Daviau, précise que très peu d'auteurs pratiquent à cette époque l'« extrême brièveté », que très peu réduisent la prose narrative en un « fragment textuel » ; il donne comme exemples Roland Bourneuf et André Berthiaume. Suivra après, écrit-il, une « vague de novelliers qui [va] déferler sur le Québec et donner à voir plus que jamais la nouvelle dans tous ses états, construite/déconstruite, et de plus en plus fréquemment très brève ». Le genre se spécialise donc de plus en plus. Dans la foulée du formalisme des années 1970, hérité du Nouveau Roman, les explorations et les jeux narratifs abondent. « Ce souci d'expérimentation formelle distingue la nouvelle contemporaine des nouvelles

1. Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 592.

d'auteurs de générations précédentes² », par exemple, les partipristes André Major ou Jacques Renaud, qui écrivent, dans les années 1960 et 1970, des recueils engagés, en rupture avec le conservatisme. (À ce sujet, nous vous renvoyons au survol historique sur la nouvelle de Gaëtan Brulotte, publié dans notre précédent numéro, survol qui s'arrête aux années 1980.) Ce formalisme s'éloigne aussi des conventions du réalisme, mouvement dont le prolifique Gilles Archambault est certainement le plus représentatif. Dans un essai publié en 2007 au *Quartanier*, *Ruptures*, André Carpentier établit un rapport entre les genres de la nouvelle et du fantastique qui pratiquent tous deux une esthétique de la rupture. La forme allusive de la nouvelle donne une image trouée du réel et favorise le sentiment d'étrangeté.

C'est donc replongé dans ce contexte qu'on doit lire ou relire les deux premiers recueils de Daviau. D'ailleurs, une réédition vous engage toujours à lire autrement, d'autant plus quand une préface introduit l'œuvre. C'est un signe que le titre en question a un poids, qu'il a une valeur qui le distingue (qui peut bien lui venir aussi ou en partie de l'extérieur). *Dessins à la plume*, le premier recueil, lui, s'inscrit facilement dans l'histoire du genre. Avec sa cinquantaine de nouvelles d'environ une à deux pages chacune, il explore avec force brio le fragmentaire et la brièveté. Brulotte résume ainsi la poétique du recueil, dans son article évoqué plus haut : « L'intrigue disparaît pour laisser place à la poésie du quotidien. » C'est un effet immédiat du « faire bref ». Forcément, le texte dit moins, passe sous silence des faits que les non-dits sous-entendent. Le texte respire, il est ouvert. Un objet de peu d'importance devient tout à coup chargé de sens. C'est le lecteur qui, à partir de ces indices, s'invente une intrigue, comme volontairement sortie du cadre du texte, qui s'intéresse à tout ce qui n'est pas directement elle. Quant à la chute, dans *Dessins à la plume*, elle joue sur des renversements de situation, de points de vue, etc. Les nouvelles ont souvent une

2. *Ibid.*, p. 593.

structure cyclique (quelqu'un va à la mer, la fin de la nouvelle évoquera la terre). S'il m'a semblé que Daviau est avant-gardiste dans son premier recueil, dans le deuxième, *Histoires entre quatre murs*, elle renoue avec une facture plus classique. C'est du moins un effet de lecture de la réunion des deux recueils dans un même livre. Les nouvelles sont plus longues que dans le précédent. Les textes décrivent de façon plus détaillée la chronologie des événements. Le personnage principal est toujours clairement défini par une caractéristique; un tel est l'allégorie de la maladresse (« Problème de vis »), un tel de l'exubérance (« Mauve »), etc. Le registre s'apparente par moments au merveilleux — les personnages sont souvent des enfants —, comme si, après une recherche formelle plus au goût du jour, Daviau renouait avec la tradition et l'esprit du conte (voire, de la comptine: « Flanelle et Cannelle, qui se ressemblent comme des sœurs jumelles... », écrit-elle dans « Si l'été se prolonge »). Plusieurs nouvelles s'élaborent autour d'une expression langagière (par exemple, « La paille ou la poutre »), jeu sur la langue que la chute exploite. En résumé, relire aujourd'hui les œuvres de formation de Daviau dans la réédition de *L'instant même* est à la fois une belle façon de vous introduire à l'œuvre d'une écrivaine dont la critique s'accorde pour dire qu'elle est une nouvelle d'importance de même que c'est aussi une bonne façon de vous faire une idée assez juste de l'évolution du genre au Québec, les deux recueils de Daviau étant représentatifs du nouveau qui s'annonce et de l'ancien qui se transforme.

Apostille

Les premiers mots de la préface de Michel Lord s'attardent sur la quantité assez impressionnante de nouvelles que réunit la réédition: soixante-quatorze. Notre numéro anniversaire insiste aussi sur une quantité, le nombre cent. Qui est parfaitement rond. Il n'en reste pas moins arbitraire. Avec la mise en recueil de la nouvelle, ces calculs deviennent tout naturels. Le critique Lord, dans le joli texte qu'il signe

dans ce numéro, n'a pu s'empêcher de souligner la chose puisqu'elle se trouve à l'origine même du genre dans la littérature française. Nous savons tous que, dans la littérature universelle, l'ancêtre commun est le fameux *Décameron* de Boccace dans lequel sont rassemblées cent nouvelles racontées en dix jours. En langue française, le premier recueil de nouvelles, un ouvrage anonyme écrit à la cour de Bourgogne vers 1462, renvoie explicitement à Boccace, il s'intitule : *Cent nouvelles nouvelles*. On y lit des histoires plaisantes et grivoises dans l'esprit des fabliaux. (Le choix d'Hugues Corriveau d'écrire, dans *Autour des gares*, cent nouvelles, est assurément motivé par cela, recueil étonnant aussi par sa structure, qui consiste à citer, dans chaque nouvelle, une phrase de Proust. L'instant même en est tout naturellement l'éditeur. Lord évoque aussi ce titre dans son texte rétrospectif.) Pour les historiens de la littérature, c'est avec le recueil *Cent nouvelles nouvelles* que la « structure de la surprise », c'est-à-dire la chute, « déjà pratiquée par les auteurs de lais et de fabliaux, [...] accède à la dignité d'une théorie, consciente et exprimée³ ». Ils ajoutent aussi que les XIV^e et XV^e siècles sont les temps des recueils et d'une esthétique du continu que favorisera l'invention de l'imprimerie. La lettre C, qui organise souvent ces éditions (comme celle des cent histoires de *l'Epistre Othéa* ou des *Cent ballades d'amant et de dame* de Christine de Pisan), symbolise la perfection circulaire. Souhaitons donc que notre centième soit à la hauteur de cette tradition séculaire...

Nicolas Tremblay

3. Emmanuèle Baumgartner, « Moyen Âge 1050-1486 », dans Daniel Couty (dir.), *Histoire de la littérature française*, Paris, Larousse, coll. « In Extensio », 2000, p. 141.